

CM 02

II – Principaux courants théoriques de la traduction

1. La traduction dans l'Antiquité

La réflexion sur la traduction trouve ses premières formulations explicites dans l'**Antiquité gréco-romaine**. À cette époque, la traduction n'est pas encore une discipline autonome, mais une pratique liée à la **rhétorique**, à la **philosophie** et à la **transmission du savoir**. Les Romains, soucieux d'assimiler la culture grecque, traduisent les œuvres philosophiques et littéraires en les adaptant aux normes stylistiques latines. **La question centrale qui domine cette période est celle du choix entre la traduction mot à mot et la traduction fondée sur le sens.**

Cicero est l'un des premiers à formuler une position théorique claire. Dans *De optimo genere oratorum*, il affirme **qu'il ne traduit pas « comme un interprète », mais « comme un orateur »**. Cela signifie qu'il privilégie la **restitution de l'effet rhétorique** plutôt que la **reproduction littérale des mots**. Pour lui, le traducteur doit adapter le texte afin qu'il produise sur le lecteur latin **le même impact** que l'original **sur le lecteur grec**. Cette conception introduit **l'idée que la fidélité ne se mesure pas à la correspondance lexicale, mais à l'équivalence stylistique et persuasive.**

Cette réflexion est approfondie par **Saint Jerome**, traducteur de la Bible en latin (la Vulgate). Dans sa célèbre lettre à Pammachius, il **défend le principe du « sens pour sens »** (*non verbum e verbo sed sensum de sensu*), tout en reconnaissant que les textes sacrés exigent une plus grande prudence. Son apport est fondamental, car il pose les bases d'un débat qui traversera toute l'histoire de la traduction : **faut-il privilégier la lettre ou l'esprit du texte ?** L'Antiquité marque ainsi la naissance du **questionnement théorique sur la fidélité et la liberté en traduction.**

2. La traduction au Moyen Âge

Au Moyen Âge, la traduction est étroitement liée à la religion et à la transmission du savoir scientifique et philosophique. Le texte, en particulier le texte biblique, est considéré comme sacré, ce qui conduit à une valorisation accrue de la littéralité. La fidélité devient une exigence morale et doctrinale. Traduire n'est plus seulement un acte rhétorique, mais une responsabilité théologique.

Par ailleurs, le Moyen Âge connaît un moment décisif avec les grandes écoles de traduction, notamment celle de Tolède au XIIe siècle. Des traducteurs comme Gerard of Cremona participent à la transmission des savoirs arabes vers l'Europe latine. Grâce à ces traductions, les œuvres d'Aristote et de nombreux savants arabes sont introduites dans le monde occidental. La traduction devient alors un instrument essentiel du progrès scientifique. Cette période contribue implicitement à la réflexion traductive en soulignant l'importance de la précision terminologique et de la rigueur conceptuelle.

La pensée scolastique, illustrée par Thomas Aquinas, met également l'accent sur la cohérence conceptuelle et la fidélité doctrinale. Même si la réflexion théorique sur la traduction reste dispersée et non systématisée, le Moyen Âge consolide l'idée que traduire implique une responsabilité intellectuelle et culturelle majeure. La traduction est ainsi perçue comme un acte de transmission fidèle du savoir et de la foi.

3. La traduction à l'Époque moderne

L'Époque moderne, marquée par la Renaissance et l'humanisme, redonne à la traduction une dimension culturelle et littéraire centrale. Le retour aux textes antiques favorise la diffusion des œuvres grecques et latines dans les langues vernaculaires. La traduction devient un moyen d'enrichir les langues nationales et d'affirmer leur prestige.

Au XVI^e siècle, Étienne Dolet propose dans *La manière de bien traduire d'une langue en autre* une réflexion méthodique fondée sur cinq principes essentiels : comprendre parfaitement le sens de l'original, maîtriser les deux langues, éviter la traduction mot à mot, employer un style naturel et restituer le ton de l'auteur. Pour la première fois, des règles explicites sont formulées de manière systématique. La traduction commence ainsi à être pensée comme une activité nécessitant des compétences précises.

Au XVII^e siècle, le mouvement des « Belles infidèles », représenté notamment par Nicolas Perrot d'Ablancourt, privilégie l'élégance et l'adaptation au goût français. Les traducteurs n'hésitent pas à modifier ou à embellir le texte original afin de le conformer aux normes esthétiques de leur époque. Cette approche illustre une orientation résolument cibliste : le texte traduit doit plaire au lecteur de la culture d'arrivée, même au prix d'une infidélité relative.

Enfin, au début du XIX^e siècle, Friedrich Schleiermacher propose une distinction théorique majeure entre deux méthodes : soit le traducteur rapproche l'auteur du lecteur (adaptation), soit il rapproche le lecteur de l'auteur (maintien de l'altérité). Cette réflexion annonce les débats contemporains sur la domestication et l'étrangéisation et marque une étape décisive vers une conceptualisation moderne de la traduction.

Conclusion générale

L'évolution historique de la réflexion sur la traduction montre que la traductologie moderne s'enracine dans une tradition pluriséculaire. Dans l'Antiquité, la traduction est pensée en termes rhétoriques et stylistiques ; au Moyen Âge, elle devient un acte théologique et scientifique fondé sur la fidélité doctrinale ; à l'Époque moderne, elle acquiert une dimension esthétique, nationale et culturelle. À travers ces périodes, un débat fondamental demeure constant : celui de la fidélité et de la liberté. Ce débat constitue le fil conducteur de l'histoire des théories de la traduction et prépare l'émergence, au XX^e siècle, d'une traductologie scientifique et structurée.